
*Connaissance
et
traduction*

Natalia Avtonomova

*[Poznanie i perevod]
Moscou, Rosspen, 2008*

Voici un livre de poids (700 pages) écrit tout entier (en russe) à la gloire de la traduction. Son auteur, Natalia Avtonomova, chercheuse moscovite, à la fois « philologue » et philosophe, est d'abord la traductrice vers le russe du livre fondateur de Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (Moscou, 1977), et du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (1996). L'objectif de l'ouvrage — « bilan d'une vie intellectuelle » — est double : il rend compte d'une expérience personnelle ancienne de réception/traduction, et cherche à situer la traduction dans le champ d'une théorie de la relation et de la relativité¹.

Dès les années 1970, Natalia Avtonomova a écrit et réfléchi à la croisée de deux cultures, travaillant à introduire en Russie, alors soviétique et crispée sur un marxisme pétrifié, la pensée qui se formule et s'énonce en terrain français — structuralisme et post-structuralisme. Aujourd'hui, en s'adossant à la double référence du livre de Emily Apter (*The Translation Zone*, Princeton 2006), et du *Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles)* de Barbara Cassin, elle définit la traduction à la fois comme pratique « postdisciplinaire » et comme lieu privilégié d'une réflexivité historico-épistémologique. La traduction, qui présuppose dynamisme et historicisme, est désignée comme l'opération qui bat en brèche la substantialisation des concepts, l'absolutisation des langues et des cultures, dans un effort pour fonder une nouvelle universalité toujours en avant de nous. Ainsi se trouve congédiée, en particulier, l'idée de l'absolue spécificité de la culture russe, dans un mouvement espéré de collaboration intellectuelle avec l'Europe occidentale et le monde. Pour Avtonomova, la traduction est en première ligne dans le combat « contre l'idéologie, pour la connaissance ».

Le livre d'Avtonomova, foisonnant d'analyses perspicaces qui ouvrent autant de pistes de réflexion, comporte deux parties, associées de manière un peu sophistiquée : la première (« Connaissance et langage ») rend compte d'une lecture attentive et de première main de la « pensée française » récente (Foucault, Derrida, Lacan, Deleuze, Baudrillard, etc.), avec une focalisation sur les relations entre langage et pensée. La seconde partie (« Traduction, réception, compréhension ») reste au plus près d'un témoignage-réflexion sur la traduction de la philosophie et des sciences humaines, telle qu'Avtonomova l'a elle-même pratiquée en pionnière dès 1970, et telle qu'elle se développe aujourd'hui dans la Russie post-soviétique. C'est cette partie, qui quitte la généralisation et la théorisation pour l'analyse de données avérées, qui nous intéresse, nous traducteurs, au premier chef. La traduction en terrain soviétique et post-soviétique y est « racontée » et examinée de façon frontale et détaillée, sur des exemples particulièrement épiques : comment traduire Foucault en Russie soviétique ? Quelle réception actuelle pour la psychanalyse, quelle traduction pour un nouvel avènement du texte psychanalytique dans l'espace post-soviétique ? Dans tous les cas, le livre met en évidence l'intrication complexe et le décalage entre réception et traduction.

Un seul exemple, celui de Foucault : la traduction et la publication en 1977 à Moscou de *Les Mots et les choses* (Paris, 1966) a été une exception heureuse dans un espace soviétique fermé à tout ce qui ne relevait pas de la pensée marxiste. Publié à 5000 exemplaires, le livre était « destiné aux bibliothèques de recherche ». Ce qui signifie qu'il ne serait pas confiné dans les fonds secrets et pouvait espérer atteindre un lectorat de non spécialistes cultivés, dans toute l'Union et même dans les Républiques socialistes.

Les dommages subis dans l'opération furent cependant sévères. Négociée dès 1970 par Natalia Avtonomova auprès des Éditions du Progrès, la traduction, prise en charge par elle-même et un cotraducteur, n'a pu faire l'objet d'aucune concertation terminologique. Ainsi, le mot « discours », dont la souplesse morphologique du russe aurait à coup sûr permis de différencier les acceptions, a été simplement repris du français « à l'identique ». Le texte a pâti de l'intervention malencontreuse d'un « relecteur » patenté, que le travail souterrain de deux relecteurs « occultes » n'a pu corriger.

La même version sera pourtant rééditée sans corrections en 1994. De plus, une hirondelle ne faisant pas le printemps, pour que d'autres textes foucauldien voient le jour en russe, il faudra attendre qu'aient sauté tous les verrous idéologiques, en particulier ceux qui maintenaient dans l'ombre les textes de la philosophie idéaliste russe et de la pensée occidentale du XX^e siècle. Puis, ultime mésaventure, le « Foucault russe » qui déferle vers la fin des années 1990 a fait un détour par les États-Unis et porte la marque de son passage par les universités américaines : il sera « postmoderne » et confondu avec ses pires détracteurs, Baudrillard en tête...

Le livre d'Avtonomova prend acte avec beaucoup de finesse de ces distorsions en chaîne. On aimerait la voir consacrer un ouvrage entier à l'histoire de la réception/traduction des textes conceptuels dans la Russie d'aujourd'hui. Elle se contente de formuler des souhaits : dans ses errances mêmes, la traduction des textes philosophiques lui paraît à même de restaurer, d'élargir la capacité de critiquer, d'interpréter, de problématiser, de refonder la pensée. En Russie, où le terrain est encore incertain et fragile, seule la mise en relation, le refus de la réduction à un commun dénominateur pourra conjurer les démons ancestraux que sont l'illusion de l'autosuffisance et la soumission aux « idéologies obligatoires » de toute nature.

Hélène Henry

¹ Ouvrage savant, muni d'un fort appareil de notes, d'une bibliographie et d'un index, il a mérité en décembre dernier le Prix Vaksmakher de l'Ambassade de France à Moscou pour le meilleur ouvrage de sciences humaines écrit en russe concernant le domaine français.